



JULIE ANDRIEU

« HARVEY WEINSTEIN M'A PROPOSÉ UNE CARRIÈRE AMÉRICAINE. »

En deux décennies, l'animatrice est devenue un visage familier de la télévision française. Mais il y a quinze ans, le producteur de cinéma à l'origine du mouvement #MeToo aurait bien aimé en faire une vedette aux États-Unis. Elle a refusé et ne le regrette pas. La preuve...





Vous avez attaqué votre huitième saison des « Carnets de Julie » sur France 3 à la rentrée. Avez-vous toujours le même appétit pour cette émission ?

Oui, d'autant que nous avons fait évoluer la proposition éditoriale avec deux nouvelles déclinaisons : « Les Nouveaux Paysans » et « À la table de... ». Cela permet d'entretenir l'appétit et l'envie, car nous avons réalisé déjà près de trois cents émissions.

Une recette est un prétexte à raconter une histoire, personnelle ou universelle. Nous y ajoutons une approche culturelle accessible et sociologique.

1,4 million de téléspectateurs vous attendent chaque samedi. Cette réelle fidélité que le public vous manifeste vous touche-t-elle ?

Bien sûr que cela fait plaisir. Mais cette attente fait aussi peser un peu de pression. Le public voit que nous nous efforçons d'être le plus fidèles possible aux moments que nous partageons avec les gens qui nous ouvrent leur porte. On ne scénarise pas les émotions ni les propos. Je suis très attachée à cette forme de naturel, rare à la télévision, qui permet de respecter la fragilité des instants.

Comment interagissez-vous avec les téléspectateurs ?

Notre métier est assez unilatéral : je ne suis pas sur scène et n'ai pas de contact direct avec le public. Avant, il y avait le courrier, aujourd'hui ce sont les mails et les réseaux sociaux qui permettent le dialogue avec les téléspectateurs. C'est un fil précieux



POUR LES TOURNAGES, JULIE NE DISPOSE PAS D'UNE, MAIS DE DEUX « MICHELINE », SON FAMEUX CABRIOLET PEUGEOT 304 !

car nous tenons à rester proches des gens. Je suis aidée par mon équipe, mais je m'implique personnellement dans cette relation.

Vous disposez aussi d'une chaîne YouTube sur laquelle on peut retrouver les émissions. Cela veut-il dire que l'on vous regarde depuis l'étranger, quand on veut ?
Oui, mais la chaîne permet aussi de se replonger dans l'histoire de l'émission, les anciens numéros, ce que n'autorise pas toujours les *replays* qui ont une durée de disponibilité limitée. Et puis YouTube est facile d'accès.

Style de vie, gastronomie, culture, histoire, régionalisme...

Au fond, vous êtes à votre manière, ambassadrice de notre pays à travers « Les Carnets de Julie » ?

C'est vous qui le dites... J'ai la chance de pouvoir cultiver un certain art de vivre. Et puis n'ayant pas de formation culinaire académique, il m'a fallu proposer autre chose. Bien sûr, après toutes ces années, j'ai compris les rouages et les arcanes du métier. J'envisage la cuisine, et la nourriture au sens large, comme le moyen d'aborder de nombreux sujets dans tous les milieux sociaux. C'est une jolie grille de lecture de notre environnement et de notre histoire, ainsi qu'une façon anthropologique de pénétrer une société.

Sur votre site, on peut voir un court extrait d'émission où vous détaillez une recette en anglais. Avez-vous songé à vous exporter ?

Harvey Weinstein me l'a proposé quand j'avais une trentaine d'années. Je suis partie à New York où j'ai rencontré des agents et des avocats. C'était un projet sérieux. Il avait senti qu'il y avait quelque chose à faire autour de l'art de vivre à la française et un « personnage » à lancer. Il y avait beaucoup d'enjeux financiers. Un contrat de 300 pages était établi. J'ai pris la poudre d'es-campette, je n'étais pas prête à me soumettre à cette ligne de carrière qui se dessinait. Ce n'était pas mon histoire.



AUTEURE D'UNE TRENTAINE DE LIVRES, JULIE PREND SON TEMPS POUR LE PROCHAIN, DÉSIREUSE D'AVOIR « **VRAIMENT QUELQUE CHOSE DE NEUF À DIRE** ».

J'aurais pu gagner beaucoup d'argent et devenir célèbre, mais j'aurais perdu mon autonomie. Je n'ai aucun regret !

Comment Harvey Weinstein, celui par qui le mouvement #MeToo est né, vous a-t-il connue ?

Par des amis communs... Moi, je ne savais pas qui c'était. Nous avons gardé de bonnes relations après que j'ai décliné son projet. Il m'appelait quand il venait à Paris. J'ai eu « les honneurs » de sa suite au Ritz. Tout s'est bien passé pour moi. Je n'ai pas eu à me plaindre d'Harvey. Il s'est comporté proprement. Il savait que j'étais fille de comédienne [*Nicole Courcel, ndlr*] et le fait que je ne veuille pas être actrice moi-même l'a beaucoup amusé. Ça a créé une certaine complicité entre nous.

Auriez-vous pu vous douter que vous aviez face à vous un redoutable prédateur sexuel ?

C'était imaginable dans la mesure où il s'agissait d'un homme doté d'une posture dominante dont il pouvait abuser. Il m'avait un jour invitée au Festival de Cannes, j'avais vu toutes ces nanas autour de lui sur les bateaux... Mais il n'y avait rien d'indécent. Je n'ai eu la preuve de rien et pas de quoi tirer la sonnette d'alarme. D'autant qu'avec moi il s'est toujours montré courtois et sympathique.

Jeune adulte, vous avez visité l'Asie sac sur le dos et appareil photo en bandoulière. Plus tard, vos émissions vous ont conduite dans bien des pays.

Lesquels ont vos faveurs ?

J'ai été très touchée par le Liban, le Japon et bien sûr l'Inde, qui reste chère à mon cœur. Je l'ai découverte à 17 ans et j'y suis allée une dizaine de fois. Ce pays m'est familier. Je m'y sens très bien, même s'il est dur. J'y ai trouvé une grande richesse spirituelle, moi qui ne suis pas croyante.

Regardez-vous les nombreuses émissions culinaires qui envahissent nos écrans ?

Je ne suis pas téléphage, ce qui me permet de ne pas faire comme les autres ou contre eux... On m'en parle, c'est tout.

Pourquoi avez-vous quitté Paris pour Versailles ?

Je suis née et j'ai vécu à Paris. J'avais envie d'être plus proche de la nature. Je rêvais d'un ailleurs plus lointain, mais mon mari travaille à Paris.

Versailles est un compromis. Même si ce n'est qu'à vingt kilomètres de Paris, c'est un vrai changement de vie. J'apprécie par exemple de pouvoir balader mon chien Ganache en forêt. C'est un berger australien gentil comme tout et fusionnel avec les enfants.

À 45 ans, votre priorité est désormais votre famille, votre mari Stéphane et vos enfants Hadrien, 7 ans, et Gaïa, 4 ans ?

Oui, clairement, même si je ne conçois pas ma vie sans activité professionnelle. Je cultive mon jardin dans tous les sens du terme.

Vous dites dans un portrait chinois que, si vous étiez un fruit, vous seriez les tomates que vous cultivez dans votre jardin du Sud-Ouest. Où est-ce ?

Dans l'Entre-deux-Mers, entre Libourne et Saint-Émilion. J'y ai passé le mois de juillet, mais je n'y vais pas assez souvent. J'ai songé m'en débarrasser, mais quand on le peut, il faut préserver les maisons de famille. Et puis, les enfants y sont attachés.

Alain Ducasse dit de vous « Julie cuisine comme l'oiseau chante ». Vanterait-il votre nature ?

Je crois que c'est ce qu'il entendait. C'est une jolie façon de dire qu'auto-didacte, je bénéficie d'une certaine légèreté et une liberté. Néanmoins, quand Alain et sa femme, qui sont des amis, sont venus déjeuner à la maison il y a peu, il a commenté ma cuisine en disant : « Il y a beaucoup de travail ». Un compliment venant de la part d'un homme qui s'est construit seul et connaît le sens de l'effort... ■

Propos recueillis par Hugues Berthon



Signé Julie !

Julie propose des tabliers et des nappes sur son site Internet (www.julieandrieu.com). « Dans ma cuisine, au quotidien ou en vacances, je reste fidèle à un vêtement : mon tablier », explique-t-elle. C'est elle qui en dessine les patrons et choisit les tissus. Ex-marraine d'Action contre la faim, un euro est reversé à l'association pour tout achat d'un tablier. Elle diffuse aussi des tisanes concoctées par ses soins. « Je compose mes jus comme une recette », dit-elle.